

—Je vais les faire venir, dit Serpillon.
—Chéparément. Et je voudrais être cheul avec eux.
—Soit.

Serpillon sortit. Le croupier entra presque aussitôt. L'oncle le dévisagea d'un coup d'œil. Mais Jules, le croupier, avait une figure blanche, froide et morne, derrière laquelle il était impossible de découvrir l'âme. Il salua et demanda :

—Vous avez désiré me parler ?

—Monchieur, dit César, je suis très riche. Je vous offre cinquante mille francs chi vous voulez m'édire qui a mis les cartes dans le jeu du jeune chérgent d'infanterie, l'autre jour ?

Jules eut un imperceptible tressaillement, mais aussitôt :

—Qui ? Mais personne autre que lui-même, monchieur.

Cinquante mille francs, c'était une somme, mais le croupier tenait à sa place qui bon ou mal an lui rapportait davantage.

Il sortit. L'homme était de marbre. Il avait fait, pour quelques mille francs, de complicité avec Patoche, une vilénie, mais cette vilénie serait ignorée toujours. Cela rentrait dans ses petits bénéfices. César lui offrit-il une fortune, en révélant la vérité, il se perdait. Il aimait mieux se taire. L'oncle ne fut pas plus heureux avec le garçon. Celui-là était innocent, on le sait. Il ne comprit rien à ce que César lui demandait. Le bonhomme sortit du cercle, reconduit par Serpillon.

—Croyez-moi, monsieur, disait le commissaire, une bonne semonce à votre neveu, cela lui sera plus profitable que toutes ces recherches. Au revoir, monsieur.

Mais l'oncle, ses gros sourcils froncés, ne répondit pas. Sa conviction, il la gardait tout entière. Jacques était innocent. Patoche avait joué un rôle en cette intrigue. L'oncle pressentait des dangers amoncelés sur la tête de son neveu.

—Heureusement, je veille ! murmura-t-il.

Et se souvenant des trois faux si chèrement achetés :

—Et j'ai une bonne arme entre les mains. Laissons venir les événements, sans trop les craindre !

Fin de la première partie

DEUXIÈME PARTIE

I.—CAS DE MORT

Bernard venait de franchir la grille de la caserne de la Pépinière. La veille avait été son dernier jour de liberté ! Il devait, conformément à l'ordre de son engagement, rejoindre son régiment à Nancy. Il avait fait le voyage de Paris à Nancy avec sa mère et sa sœur. Depuis deux jours le colonel de Cheverny avait pris le commandement du 145^e et depuis deux jours aussi Jacques était à la caserne, son congé terminé. Il faisait un soleil brûlant et les murs blancs des grandes et massives constructions, entourant la cour spacieuse de la Pépinière, renvoyaient des rayons qui aveuglaient.

Près de la grille, le fonctionnaire se promenait lentement, le fusil sur l'épaule. Il jeta sur Bernard un regard indifférent. Sur un banc de pierre, devant le corps de garde, un sous-officier, en tenue de service, cuisait au soleil. Bernard l'aborda poliment. L'autre le laissait venir :

—Sergent, je suis engagé volontaire. Je viens rejoindre mon régiment.

—Conditionnel ?

—Non, engagé par goût.

—Ah !

Il appela un homme de garde qui sortit du poste :

—Foureau, tu vas conduire ce bleu chez le major. Comment vous appelle-t-on ?

—Bernard de Cheverny.

—Vous êtes parent du colonel ?

—Son fils.

—Ah ! ah ! dit le sergent en se levant, évidemment intrigué. Et vous vous engagez, au lieu d'entrer à Saint-Cyr et à Polytechnique ? Nous

avons donc fait des bêtises et papa veut nous punir en nous coupant les vivres ?

—Mais non, sergent, je vous assure, dit Bernard en riant. J'ai l'ambition de devenir officier en passant par le rang, voilà tout. Je ne serai pas le premier et il y a dans l'armée d'illustres exemples.

—D'illustres veinards, surtout. Enfin, ça vous regarde.

—Je me permettrai de vous demander un service, sergent.

—Quoi ?

—Bien que familiarisé avec la vie du soldat, je serai certainement très gauche, aujourd'hui. Je connais un de vos camarades, le sergent Jacques. Voulez-vous me faire conduire à lui ? s'il est libre, il me pilotera.

Le sergent avait fait un geste de surprise. Il eut un sourire ironique :

—Ah ! vous connaissez Jacques, vous ? Jolie connaissance. Un conseil. Ne vous vantez pas trop de cette amitié, si vous voulez rester bien avec vos supérieurs immédiats.

Et se retournant vers le soldat qui attendait :

—Foureau, conduis le bleu au major.

Il se rassit, le dos contre la grille, le soleil sur les jambes, faisant éclater comme un charbon ardent son pantalon rouge. Le dernier mot du sous-officier avait rendu Bernard inquiet. Que s'était-il passé ? Quel accueil avait-on fait à Jacques ? Il avait hâte de revoir son ami. Il suivait le soldat, son guide, dans les interminables corridors de la caserne.

—Alors, t'es le fils au colo ? fit Foureau.

—Oui.

—C'est drôle tout de même, dit le soldat avec philosophie.

Et s'arrêtant devant une porte :

—Tiens, entre là. Tu payeras un litre, quand je descendrai de garde ?

—Volontiers.

Dix minutes après, Bernard, immatriculé, faisait partie de la 1^{re} compagnie du 3^e bataillon, la compagnie de Jacques. Il sortit avec le sergent-fourrier qui le conduisit au magasin d'habillement, chez le bottier, chez l'armurier. Chargé de ses effets, il monta au deuxième étage, suivant le fourrier qui poussa une porte et entra dans une chambre. Elle était vide, au moment où ils entrèrent, mais presque en même temps qu'eux y pénétrait, par une autre porte qui donnait sur les chambres des sous-officiers, un grand garçon qui, à la vue de Bernard, laissa échapper un cri de bonheur. C'était Jacques.

Ils se serrèrent la main. Bernard regardait son ami, très ému. Jacques, en trois ou quatre jours, avait bien changé. Il avait pâli, ses yeux étaient inquiets, son front s'était ridé, ses joues s'étaient creusées. Bernard remarquait tout cela. Et en voyant le ravage que trois jours seulement avaient amené chez le robuste garçon, Bernard, pour la seconde fois, se demandait :

—Que s'est-il passé ?

La présence du fourrier empêcha Bernard de s'informer. Les deux sous-officiers, qui devaient se connaître, puisqu'ils appartenaient à la même compagnie, ne s'étaient pas salués. Ils ne s'adressaient pas la parole. Deux rangées de lits, de chaque côté des trois hommes, étaient alignées sur des châlits de fer. Les tréteaux supportaient des planches un long sac bourré de paille, un matelas, les draps et la couverture, un traversin sur lequel le drap s'enroulait. Au dessus des lits, sur des planches, étaient symétriquement rangés les effets d'équipement, la capote roulée. Au milieu de la chambre, accrochée par des cordes au plafond, la planche à pain, placée là comme un trapèze. Au fond, le râtelier pour les fusils. Au milieu, une table grasse avec des bancs de bois.

A ce moment éclata, dans la cour, une fanfare de clairons et de tambours, en même temps que retentissait le pas rythmique et cadencé d'un régiment. C'était le 145^e qui rentrait de l'exercice. On entendit quelques commandements brefs, puis tout à coup une avalanche monta les escaliers. Les soldats, se bousculant, criant, quatre à quatre, grimpaient les marches et se précipitaient dans leurs chambres respectives. Les premiers arrivés s'emparèrent de deux énormes cruches en grès, posées pleines d'eau dans un coin et burent à même

pendant qu'un autre, avisé, plongeait un arrosoir dans un seau et l'élevait en l'air, en recevant le jet dans la gorge. Ils avaient très chaud et dans la chambre aussi, malgré les fenêtres ouvertes et les courants d'air ménagés, la chaleur était étouffante. Ils se repassèrent les cruches à tour de rôle. Et quand ils eurent bu, ils rangèrent les fusils au râtelier, enlevèrent leurs tuniques et se mirent à l'aise.

Et tout à coup, alors seulement, ils aperçurent les deux sous-officiers qui causaient avec Bernard et les effets que celui-ci venait, avec ses armes, de déposer sur un lit.

—Tiens, un bleu ! firent-ils en chœur.

Et ils se rapprochèrent. Un bleu, par cette chaleur là, c'était une aubaine. Il payerait à boire. Jacques disait à Bernard :

—Je suis de semaine. Je ne suis pas libre et il

faut que je vous quitte. J'ai beaucoup de choses à vous dire. Je tâcherai de vous revoir avant l'appel. En attendant, et pour vous débrouiller, je vais vous faire faire la connaissance d'un brave garçon, gai et bon enfant.

Il appela :

—Belhomme !

—Sergent ! dit un petit soldat râblé, déluré, guilleret.

—Voici Bernard de Cheverny, le fils du colonel. Tâche d'être son camarade de chambrée et rends-lui tous les petits services que tu pourras. Tu lui apprendras à faire son lit, à astiquer son fournillement, à nettoyer son fusil. Enfin, c'est compris ?

—C'est compris, sergent.

—Adieu, Bernard. Bon courage, ami.

—A ce soir, Jacques.

Le sergent-fourrier disait au caporal de la chambrée :

—Est-ce que vous avez un lit vacant chez vous ?

Le caporal, un vigoureux soldat à l'air naïf, le visage piqueté de taches de rousseur, fit le tour de la chambre.

—J'en ai un, dit-il, et encore c'est le lit de Lupin, qui a écopé de quinze jours de prison hier.

—Provisoirement vous vous y installerez, dit le fourrier à Bernard.

—Je serai votre voisin, dit Belhomme. Comme ça tombe !

Bernard tendit la main au petit soldat.

—Pourquoi ne me tutoies-tu pas ?

—Ma foi, tu as raison, ça vaut mieux !

Le fourrier était parti. Presque aussitôt il reentra et jeta une paire de draps sur le lit.

—Tenez, voici vos draps.

Et il s'en alla.

—On t'en donnera comme ça une paire toutes les trois semaines en été, tous les moins en hiver, du 1^{er} octobre au 30 avril. Tu sais, tu ne seras pas malheureux. Oh ! pas parce que tu es le fils du colo ; ça ne t'exemptera pas des corvées. Mais à la première du mois, c'est franc, n'est-ce pas, vous autres, que c'est franc ? dit Belhomme aux soldats.

Ils furent du même avis et dirent :

—Oui, c'est franc. Les chefs sont raides, mais pas d'injustice.

—Et on trime !

—Oh ! ça, faut pas être rossard ni tirer au grenadier. Réveil à cinq heures. Taratata. Tu entends demain matin. Exercice de six à huit. Gamelle à neuf. Chouette, hein, la gamelle ? tu verras ! Puis corvées, théorie de onze heures et demie à midi et demi. Exercice de une heure à deux heures, puis corvées. Gamelle à cinq heures. Chouette, hein, la gamelle ? Le reste de la journée, théorie, corvées, etc. Après, on est libre. Oh ! tu seras très heureux. Tu n'auras pas le temps de t'ennuyer. Et la haute paye. Tu n'y penses pas ? T'as de l'os ? tant mieux. Avec ça, nous autres, nous n'espérons pas voir les premières représentations ; mais enfin on peut se dire qu'un jour viendra où nous assisterons aux solennités théâtrales.

—Quand cela ?

—Bédame ! si nous entrons, notre temps fini, dans le corps des sapeurs pompiers.

Le caporal qui les écoutait se mit à rire. Belhomme s'inclina cérémonieusement :

—J'ai l'honneur de vous présenter le caporal Martin, de la première du troisième, le meilleur homme du monde, quoique raseur.